Journal de la Société des Océanistes

132 | 1er semestre 2011

Rongorongo Tablet Keiti & Foncier, patrimoine en Océanie

La grande illusion de Marc-Olivier GONSETH, Jacques HAINARD et Roland KAEHR (éds)

Raymond MAYER

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6334>

DOI : 10.4000/jso.6334

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 206-207

ISBN : 978-2-85430-030-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Raymond MAYER, « *La grande illusion* de Marc-Olivier GONSETH, Jacques HAINARD et Roland KAEHR (éds) », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 132 | 1er semestre 2011, mis en ligne le 30 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6334> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6334>

graphique et celle d'une approche esthétisante indépendante des canons de la culture d'origine.

Exfiltrant ses analyses de l'image du boa constrictor digérant un éléphant chez Antoine de Saint-Exupéry (pp. 109-114), Vanessa O'Reilly, artiste londonienne, s'attache à donner de la profondeur historique au débat en faisant remarquer que « la façon dont nous considérons et admirons l'art grec est totalement différente de la façon dont les Grecs le comprenaient et l'admiraient » (traduit de l'anglais). La distanciation historique et en même temps le rapprochement géographique du débat lui font refaire la philologie du terme « art », ce qui l'amène à déconstruire le statisme et la supposée intemporalité du sentiment esthétique pour lui substituer une vision dynamique et sans cesse actualisée.

Sous le titre enjoué de « Alice au pays des merveilles ou la liberté de l'œuvre d'art » et sous forme de dialogue (pp. 115-129), Walter Tschopp, conservateur au Musée d'art et histoire de Neuchâtel, est venu attester de ses bons rapports de voisinage avec le Musée ethnographique, en soulignant l'importance du marketing dans la gestion des carrières artistiques soumises aux stratégies et calculs des institutions dispensatrices de subventions publiques et privées.

L'artiste et collectionneur Jean Zuber offre à commenter les mécanismes de la cotation des œuvres (pp. 185-222) à partir d'une collection de 26 photographies en noir et blanc dédiées à des objets d'Afrique noire.

Dans certains aspects abordés, la vigueur du débat s'est parfois estompée, mais pas les termes du débat. Que l'on me pardonne de ne pas citer ici tous les textes réunis dans ce livre s'y rapportant, mais chaque lecteur pourra apprécier selon ses intérêts propres la matière des débats récurrents. La distanciation produite par le recul du temps montre que les idées très discutées perdurent par-delà les périodes d'effervescence qui les intensifient à certains moments, sans qu'elles retombent à la situation *ante*. Ce qui a été conçu dans l'agitation, finit quelquefois par s'imposer comme un lieu commun, et il n'est pas inintéressant d'en battre le rappel. Maintenant que les « arts premiers », par exemple, sont entrés dans le dictionnaire Larousse, sous la forme d'une planche qui leur est entièrement dédiée, il peut être utile, en consultant ce livre de GHK, de remonter aux positions fondatrices et parfois âprement contestées. En ce sens, ce livre est une sorte d'hommage à l'hommage, pour faire écho au slogan « l'art c'est l'art » appelé à servir d'enseignement à ce navire amiral de la collection neuchâteloise.

Raymond MAYER,

Univ. Omar Bongo Libreville et Lumière-Lyon2

GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques et Roland KAEHR (éds), 2000. *La grande illusion*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 184 p.

Le même trio d'éditeurs (voir recension précédente) s'est fait plaisir à célébrer le tournant du millénaire, en l'affublant d'un titre sans ambages : « la grande illusion ». Là encore, avec le recul, l'avenir pourrait lui donner raison. Édité pour accompagner l'exposition de l'an 2000 (21 octobre 2000 – 21 octobre 2001), le livre (ainsi que probablement l'exposition) a visiblement été rédigé dans l'idée de venir en contrepoint de l'euphorie fantasmagique créée par le bimillennium. Fort de quatorze auteurs majoritairement suisses, mais aussi français et italien, l'ouvrage trouve son unité de propos dans l'exploration multiforme du thème de l'année, et qui est récapitulé sous l'expression de « La grande illusion ».

Pour qui connaît ses classiques, *La grande illusion* était au cinéma le récit d'une évasion réussie, durant la guerre 1914-1918 et depuis le château du Haut-Koenigsbourg, de deux soldats dont on se rappellera notamment le rôle de Jean Gabin face à Erich von Stroheim incarnant le commandant de la forteresse, et qui dans la dernière réplique imaginaient que cette guerre-là serait la dernière !

Dans l'exposition de Neuchâtel, les fantasmes placés dans l'année 2000 devaient remplir à peu près le même rôle et la même fonction dans le grand public, mais n'illustrer en définitive qu'une « grande illusion » de plus. L'une des contributions du livre le dit d'ailleurs explicitement dans son titre : « Les expositions universelles ou la grande illusion » et les chapitres égrènent le thème en libres propos sans contournures, ni censure. Que l'on en juge d'après les propos introductifs plutôt décapants qui les lancent (p.9) :

« Bien sûr il y a Internet, les *stock-options*, la chirurgie plastique, l'état voyou ; d'accord, il y a les bornes interactives, le wap, la nouvelle économie, les zoos humains ; les *assessment centers*, la réalité virtuelle, la globalisation, les extrémistes basques, c'est clair ; le multimédia, le streetwear, la téléphonie mobile, les routards de banlieue, ça marche ; le génie génétique, les start-up, la nanotechnologie, le capitalisme chinois, assurément ; les écrans plats, *Le Monde diplomatique*, le postmodernisme, *Questions pour un champion*, O.K. »

Suit une phrase à la Proust, qui comme une sentence anglaise fait du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) un château hanté « juché sur promontoire [qui] scrute nos villes barbares, mystiques [...] ». Le thème de la vigie intellectuelle et de la lueur balayante du phare dans la nuit, on avait déjà vu, mais dieu, que c'est joliment dit ! Bref, tout est prétexte à raison et dérision.

Sur quatorze contributions, dix déclinent le terme « illusion » dans leur titre, et une impossible « quadrature du cercle » de Georges Au-

gustins (p. 13) les enclenche : « Jeu, illusion et altérité » de Thierry Wendling (p. 25) ; « Chacun sa chimère : le *Privatdozent*, ou l'« illusio » académique faite homme » de Franz Schulheis (p. 41) ; « La force de l'illusion » de Michel Maffesoli (p. 57) ; « Schiller : l'illusion de l'art fondant l'être-ensemble » de Jean-Louis Déotte (p. 69) ; « La grande illusion et le paradis retrouvé » de Denis Müller (p. 83) ; « La quête d'une humanité « parfaite » : une illusion des temps modernes » de Daniela Cerqui (p. 99) ; « Les illusions des *vu'cumprà* » d'Anna Maria Pecci (p. 113) ; « La mort de l'Homme et la grande illusion : esquisse pour un scénario » de Fabrizio Sabelli (p. 141) ; « Les expositions universelles ou la grande illusion » de François Cofino (p. 149). Inutile de dire qu'au terme de cette longue série d'illusions, le panier est plein, et la démonstration faite. L'éditeur principal, Marc-Olivier Gonseth, conservateur-adjoint du Musée d'ethnographie, peut alors rapatrier la réflexion sur « l'illusion muséale » (pp. 155-164). Celle-ci consiste, dans sa perspective, dans le fait de réunir un « hyper-texte », une « hyperimage » et un « hyperobjet », c'est-à-dire trois dimensions au second degré qui nécessitent forcément le dépassement référentiel, que l'on peut convenir d'être une création permanente d'illusion.

Pour finir, sorte d'évocation en boucle de la énième illusion du livre, le mythe de Rimbaud communard, et 1871 réinterprété par Frédéric S. Eigeldinger (université de Neuchâtel) avec les lunettes de 1968, donnent l'image d'un mai où « sous les pavés, il n'y avait pas de plage » (pp. 165-181).

Au-delà, ou plutôt à travers, la pirouette stylistique, le propos est grave ou superficiel, c'est selon. Mais on ne sort pas indemne de la lecture de cette avalanche d'idées et d'expressions qui ballottent le lecteur comme une barque dans une tempête du Léman. Si à Neuchâtel, la cuvée 1999 avait du tanin, celle de 2000 avait de la jupe, et il lui arrive de célébrer des millésimes à déguster sans modération.

Raymond MAYER,

Univ. Omar Bongo Libreville et Lumière-Lyon2

GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques et ROLAND KAEHR (éds), 2003. *X. Spéculations sur l'imaginaire et l'interdit*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 268 p.

Autre année, autre thème. La cuvée 2003 du livre de Neuchâtel nous plonge dans le X. Le sous-titre un rien spéculatif annonce clairement la tendance : le X physique et social revu à la manière littéraire, prétexte pour tout en dire, et surtout ne rien en cacher. Levée de censure ? Sans aucun doute. Imaginaire débridé ? Encore davantage. Interdit transgressé ? Tout cela est bienvenu. Dès

l'introduction si l'on ose dire, GHK, c'est-à-dire Gonseth, Hainard et Kaehr, mettent le feu aux fesses. Si « jouir tout de suite, tout le temps » (on dirait du Gauguin) avait été, selon les éditeurs, le cri de ralliement des années 1960, le « puritanisme balbutiant » marque à la culotte le début du nouveau millénaire.

L'entrée en matière est doctement déclamée en trois séries de questions. D'abord « l'impression que la pornographie s'est tellement normalisée depuis les années 1970 – perdant au passage sa charge contestataire – sous l'influence des films, de la vidéo, de la publicité, de la littérature et de l'Internet » (p. 8). Ensuite « l'évolution des normes sociales en matière de sexualité [...] jusqu'à nos jours, où l'état d'esprit serait davantage au révisionnisme rampant qu'aux percées libertaires » (p. 9). Enfin « les limites des termes associés ici, « spéculations », « imaginaire » et « interdit », tant sur le plan de la pratique littéraire et poétique que de l'essai sociologique et ethnographique » (p. 9).

Les titres (quinze au total) sont alors suffisamment suggestifs, voire un tantinet anarchistes, pour stimuler les plus timides : « *Porn is beautiful* », « Plus il y aura de cul, moins on reconnaîtra les visages », « Parfums de soufre », « La guerre des désirs ». Ils alternent avec des réflexions de haute volée ou à la gravité trop sérieuse pour être totalement feinte : « La pornographie ou le silence des anthropologues », « Les acquis et les ambiguïtés de la révolution sexuelle en France », « Épouse et sorcière : le pouvoir d'un soupçon ». Et pour finir avec le Musée d'ethnographie qui n'est jamais très loin, une collection de douze clichés de nus de la période coloniale qui se défend d'être voyeuriste : « Les plaques sensibles de la mémoire « ethnographique » : Congo belge, 1890-1930 », une sorte de version hard de l'exposition 2010 du musée du quai Branly sur le fleuve Congo. Entre musées, pourquoi se cacher des choses ?

L'ancienne Société neuchâteloise de géographie, qui avait publié nombre de travaux ethnographiques sur le Pacifique, peut donc se vanter d'avoir trouvé autour du Musée ethnographique une succession tout à fait heureuse dans ce type d'initiative éditoriale, reconduite annuellement, qui porte à incandescence, dans une forme brillante, sans tomber pour autant dans le bling-bling, les termes de débats qui sont expressément identifiés dans des expositions adossées à des collections permanentes ou temporaires qui n'ont rien à envier aux collections « internationales ».

La constance de ce type de publication qui suit chaque manifestation-phare du musée aussi sûrement que le soleil suit son écliptique, mérite, à mon sens, plus qu'une attention distraite et un « regard oblique » (pour emprunter à Georges Brassens une expression qui définirait assez bien le ton d'écriture qui cisèle ce type de production). Cette édition de textes est en soi une ex-